

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo
A l'Abbaye

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1974, tome 70b, p. 17-27

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

A l'Abbaye

Le chanoine Jean-Marie Closuit (1903-1974)

Le 25 février dernier, un nouveau deuil frappait notre communauté : Dieu reprenait à lui, purifié dans sa foi par une longue et pénible maladie, M. le chanoine J-M. Closuit.

Notre confrère était né à Martigny le 27 septembre 1903. Entré au noviciat de l'Abbaye en 1922, il fit ses études de théologie à Saint-Maurice et à Rome, et fut ordonné prêtre en 1928.

Jusqu'en 1954, il fut professeur et inspecteur au Collège de Saint-Maurice, tout en exerçant une activité musicale dans l'orchestre et la chorale. Il se voua ensuite à l'apostolat paroissial, à Evionnaz où il fut curé pendant trois ans (1954-1957), puis à Aigle, où il fut successivement aumônier et curé (1957-1965), enfin à Monthey (aumônier à la Maison de repos, 1965-1967).

La maladie devait alors le retenir à l'Abbaye ou en clinique ; il put encore mettre à profit sa retraite en revisant la traduction des documents pontificaux.

La Rédaction se fait un plaisir de publier l'article qu'un ancien élève, M. Robert Gerbex, lui a fait parvenir, article dans lequel il évoque avec chaleur le souvenir de notre confrère défunt.

« Mio fiume anche tu... »

« Toi aussi, mon fleuve... » C'était le début d'un poème, d'un chant de douleur aussi, que nous entendions pour la première fois. C'était un vers d'Ungaretti, et nous avions bientôt vingt ans.

Et le long de ce fleuve, nous remontions l'espace et le temps, nous remontions vers d'autres fleuves à travers cette Europe déchirée, ravagée par les guerres et la souffrance.

Pour nous seuls, un homme, un prêtre, le chanoine Jean-Marie Closuit évoquait l'histoire d'une époque ignorée, les secrets de la création révélés par le cœur et le génie de l'un des plus grands poètes du XX^e siècle.

Aujourd'hui encore, je me souviens de tous ces fleuves, des frontières réelles et imaginaires que dessinaient sur la terre des hommes les vers d'Ungaretti ; et Monsieur Closuit nous guidait sur ces voies d'eau rougies pendant la Grande Guerre du sang des hommes et des bêtes.

« Ecoute-moi et tout sera paysage... » Et je sais que nous écoutions parce que soudain nous était révélée de manière foudroyante la souffrance liée à la vie, liée à la mort, et dans le même temps nous découvrions le pouvoir mystérieux des artistes et des créateurs.

Un poète et un professeur s'étaient rencontrés devant nous, et de leur dialogue jaillissait une vérité, celle de la foi que l'on peut avoir en l'existence et en l'être humain. Jean-Marie Closuit devenait pour nous Giuseppe Ungaretti parce que sa langue était la sienne. Personne comme lui n'avait su faire sienne une langue aussi subtile que l'italien.



Il la parlait et l'écrivait avec cette aisance de vocabulaire et de syntaxe qu'ont les habitants de Toscane et de Florence en particulier ; il y ajoutait ce parfum d'accent romain qui donnait à ses expressions la tournure familière et précise d'un homme de goût. Par je ne sais quel miracle d'identification, le chanoine Closuit avait apprivoisé cette langue, et il nous en livrait les richesses avec toutes les exigences que nécessitaient notre faiblesse et notre esprit romand peu porté sur les finesses de la prononciation ou de l'intonation.

Grâce à lui nous avons pu, année après année, pénétrer les dédales de la grammaire, trouver les mots justes, apprendre à lire les textes qu'il nous remettait dactylographiés sur une antique machine, objet de tous ses soins d'ailleurs. Sur ces feuilles volantes, dans nos cahiers se trouvaient réunis un modèle de grammaire et une richesse inégalable de vocabulaire. C'était là l'un des secrets du chanoine Closuit : réussir, malgré nos incapacités, à faire entrer dans nos cerveaux et dans notre cœur l'amour d'une langue et d'un pays.

« Italie ma mère, Italie ma fille... » Cette Italie qu'il connaissait si bien et si profondément avait fait de lui le messenger de ses poètes et de ses artistes, de ses habitants et de son paysage : elle était sa fille, car il la recréait tout entière devant nous par les souvenirs et les anecdotes, et je crois entendre encore aujourd'hui les inflexions de sa voix lorsqu'il évoquait Rome, Florence, Sienne et son Palio et ce Mezzogiorno qui l'intriguait par son passé et ses mystères.

Beaucoup plus tard, j'ai retrouvé les coins de rue de Florence, les façades de Sienne, la courbe légère des collines de l'Ombrie, cette douceur du ciel de Toscane, l'Arno, un fleuve encore, et je crois bien que les « Fioretti » de S. François garderont toujours pour moi l'odeur délicate et mélancolique de mon professeur marchant sur les traces du « Poverello ».

Réellement, nous avons à l'époque, vers les années 50, participé aux voyages de notre maître, à ses joies devant une fresque de Piero della Francesca, à son enthousiasme pour un poulet rôti quelque part dans une trattoria à deux pas des Offices.

A l'heure où dans toutes les pages de savants traités de pédagogie se faufilent les enfants de Summerhill, je me rends compte que Monsieur Closuit avait, intuitivement, ouvert des voies que lui seul d'ailleurs pouvait ouvrir. S'il aimait ses élèves, il sentait immédiatement l'attitude qu'il fallait adopter dès son entrée en classe. Il restait, quelles que soient les circonstances, parfaitement naturel. Feignant parfois de s'égarer pour répondre à nos questions, il nous ramenait régulièrement, au moment choisi par lui, au point essentiel qui l'intéressait. Cette ligne apparemment sinueuse était, en fait, la plus droite, car il savait que l'accès de l'esprit passe par les chemins divers de l'affection et de la compréhension.

Et en parlant d'autre chose, il se racontait lui-même, il nous faisait participer, partager sa foi, et à mots couverts, nous montrait ce que nous devrions être plus tard, lorsque nous nous serions quittés.

Toujours, il fut et resta disponible malgré ses occupations, malgré son attachement à la musique. J'entends encore sa voix de basse — dont il tirait quelque vanité — reconnaissable entre toutes, et je revois son violon, trouvé quelque part, affirmait-il, dans un grenier de l'hospice du St-Bernard. Alors, il racontait encore les concerts auxquels il avait assisté ou participé, les musiciens qu'il aimait, et lui revenait soudain en mémoire tel concert à Rome ou à Salzbourg, tel geste de chef d'orchestre, tel mouvement d'une symphonie de Mozart qu'il fredonnait un instant, pour son plaisir.

Monsieur Closuit fut, je crois, surtout un prêtre, et s'il se montrait discret sur les mouvements de son âme, j'ai deviné chez lui combien la foi et l'espérance avaient animé ses démarches tout au long de sa vie.

Il quitta le Collège pour une paroisse : Evionnaz — et là, je l'ai retrouvé, préoccupé de ses paroissiens, de son église, d'une tâche qu'une fois de plus il accomplissait avec le même enthousiasme, la même générosité qu'au temps de son professorat. Son sens alors du dialogue — et d'un dialogue nouveau —, de l'hospitalité, le souci qu'il avait d'être compris, de partager avec les autres peines et joies m'ont appris sur lui plus encore que nos conversations de la classe et de l'Abbaye.

Dieu était là, partout présent à ses côtés, et je le sentais confusément à un regard, à une parole, à un geste lorsqu'il se tournait vers l'autel pour me montrer simplement un reflet de lumière dans un vitrail.

Et puis, ce fut une autre paroisse, Aigle, et les débuts de la maladie. Il revint à Saint-Maurice, et ses billets devinrent plus courts, plus discrets, mais l'humour y conservait toutefois un droit de cité. De temps à autre, j'allais le voir — trop rarement, je le regrette aujourd'hui. Il m'accueillait d'un mot plaisant, cachant son émotion, refusant de parler de son état, et je voyais bien cependant qu'il souffrait et qu'il attendait.

Il savait que tout à coup il lui faudrait quitter ses livres, sa musique, ses souvenirs, tout à coup, répétait-il, parce que son cœur n'en pouvait plus.

Jamais il ne perdit son enthousiasme pour les gens et les choses qui remplirent toute sa vie, pour son Eglise, et je le retrouvais, travaillant avec minutie et habileté sur des textes italiens qu'il améliorait et remaniait sans cesse jusqu'à la perfection. Il dut quitter Saint-Maurice. Il entra à l'hôpital de Martigny, sa ville natale, si chère à son vieux cœur épuisé.

A mon dernier message, il ne répondit pas.

Je sus alors que tout était dit.

J'ai compris qu'il allait bientôt partir vers d'autres paysages, découvrir d'autres fleuves, d'autres rivières et que ce monde-là allait lui appartenir, à lui seul.

A un moment donné, selon la volonté de Dieu, il entrerait dans l'un des cercles éternellement lumineux du Paradis de Dante Alighieri.

A l'heure qu'il est, je crois du plus profond de mon cœur que la communauté des Bienheureux s'est ouverte pour lui et qu'il est face à cet Amour que nous laisse entrevoir le dernier vers de la Divine Comédie, cet Amour qui déplace à travers les espaces le Soleil et les autres étoiles. « L'Amor che move il sole e l'altre stelle. » (R. G.)

Le concert de la Passion

Placé comme chaque année sous le signe de la louange divine inscrite dans la vocation de l'Abbaye, le concert de la Passion devait, en ce vingtième anniversaire de la mort de M. le chanoine L. Broquet, prendre un air de famille plus marqué. L'Ensemble vocal de Saint-Maurice, en exécutant quelques-unes de ses œuvres, fit revivre le souvenir de l'inoubliable compositeur, organiste et maître de chapelle qui, durant de longues années, exerça à l'Abbaye une action discrète mais très profonde. Surtout, il fit chanter son âme. Rappelons à ce propos que c'est à son initiative que fut inaugurée, voici près de cinquante ans, la tradition des concerts spirituels à la basilique.

En début de programme figuraient donc trois œuvres de M. Broquet. Nous empruntons à un article de M. J. Baruchet l'excellent commentaire suivant :

« Nous entendîmes une suite en ré mineur de ce maître, interprétée par M. le chanoine G. Athanasiadès avec la maîtrise que l'on sait : prélude rebondissant à souhait, andantino si délicatement varié, toccata fuguée, enlevée magistralement. Quant à l'œuvre elle-même, c'est un pur joyau d'écriture contrapuntique, dans un climat d'intériorité, qui transparaît même dans la fugue. »

L'Ensemble vocal de Saint-Maurice présentait ensuite le *Sanctus* et le *Benedictus* extraits de la messe *Tui sunt coeli*, ainsi qu'un motet à quatre voix : *Exultate justi*. M. le chanoine M. Pasquier nous restitua ces pièces vocales avec un art achevé de la direction, heureux équilibre de souplesse et de précision dans la conduite des voix, sens inné du style contrapuntique. »

Suivaient d'autres pièces chorales de divers maîtres italiens et français, ainsi que deux morceaux d'orgue. Chacune de ces productions était présentée aux auditeurs — comme toujours très nombreux — par un commentaire musical et religieux. Donnons encore la parole à M. J. Baruchet :

« Ce fut ensuite la révélation d'une pièce à huit voix, de Croce, musicien du XVI^e siècle, admirable de finesse, de pureté harmonique et d'équilibre. De même, dans le *Pater* et l'*Ave Maria* de Stravinski, il faut relever les qualités de souplesse du chœur, l'excellent dosage sonore, particulièrement ces demi-teintes et ces lignes soutenues que bien peu de chanteurs amateurs parviennent à maîtriser.

... L'Ensemble vocal de Saint-Maurice interprétait ensuite, en première audition, des œuvres a capella restituées par le chanoine Pasquier,

Jérusalem surge de Vicentino et *Paratum cor meum* de Trombetti, pièces qui méritent d'être rendues à la vie sonore tant pour leur contenu émotionnel que pour leur qualité d'écriture.

Et quelle aubaine que d'entendre le fameux *Crucifixus* de Lotti, à huit voix, un des chefs-d'œuvre de la polyphonie, de même que cet admirable *Misericordias Domini* de Josquin des Prés qui nous ramenait aux plus pures sources de la musique religieuse.

... Le chanoine Athanasiadès ajoutait encore à ce programme, fort bien conçu, une grandiose *Coda* avec le *Choral en la mineur* de C. Franck, œuvre mystique s'il en est, qui chante admirablement et progresse en modulations triomphantes, préfigurant la Résurrection.

Merci à vous tous, chanteurs, maître de chapelle et organiste, pour ce très beau concert, digne des grandes heures musicales de l'Abbaye, hommage combien méritoire rendu à la mémoire du chanoine L. Broquet dont le rayonnement musical n'a pas fini de forcer notre admiration ! »

Un concert d'orgue de M. le chanoine Georges Athanasiadès

(Eglise de Saint-François à Lausanne)

On voudrait lire dans nos journaux un compte rendu convenable — « la critique », comme on dit — relatant ce concert de qualité. On l'aurait lu voici vingt ans, et sous la plume d'un Aloys Fornerod en tout cas. Aujourd'hui la légèreté, les balivernes, les sottises, la méchanceté parfois y prennent la place, souvent, des propos entendus, pondérés, raisonnables.

On m'accordera, je l'espère, que la première des qualités d'un chroniqueur musical, outre la compétence, devrait être la bonne éducation qui permet à peu près de tout dire avec élégance et sagesse. Cette qualité devient hélas ! rarissime. Et nos rhapsodes du commentaire musical n'ont trop souvent que leur « suffisance » pour outil de travail. On se lasse de leurs propos inutiles. Mais alors, ce compte rendu ? Vais-je l'écrire moi-même ? Je prévois l'objection : « Vous ? En dépit de tout ce qui vous lie à votre ancien élève ? » Evidemment, mais bah ! Et « honni soit qui mal y pense » !

Il y a vingt ans — déjà ! — un jeune chanoine de l'Abbaye de Saint-Maurice recevait le Prix d'excellence du Conservatoire de Lausanne après avoir obtenu, un an auparavant, un Prix de virtuosité dans la

classe d'orgue de cet institut. Il nous est revenu, une fois de plus, ce dimanche 27 janvier.

Chanoine de l'Abbaye de Saint-Maurice, organiste titulaire de sa basilique, le révérend Athanasiadès partagera-t-il le lot du médecin-théologien-organiste Albert Schweitzer dont on disait, voici quarante ans, « qu'il était le plus distingué des médecins organistes ». Notre chanoine sera-t-il « le meilleur religieux toucheur d'orgues » ? Le concert de dimanche montrerait, s'il en était besoin, le caractère dérisoire d'une telle définition : nous avons entendu « un musicien » s'exprimant à l'orgue, et de quelle souveraine maîtrise. Tout au plus pourrait-on ajouter qu'il doit peut-être à sa vocation religieuse la qualité de concentration de sa pensée musicale.

Ouvrons ici une parenthèse : Nous sommes encerclés — que dis-je ? — nous baignons aujourd'hui dans un fleuve de musiques. Les concerts — innombrables — la radio, la télévision, les disques sont les agents envahisseurs auxquels nos oreilles sont soumises, bon gré mal gré, du matin au soir et, le voudraient-elles, du soir au matin. Cette orgie sonore dégradera notre sensibilité auditive après avoir inondé, à satiété, nos oreilles, cela est sûr. Et cette extravagance nous fera sombrer, si nous n'y prenons garde, dans l'ivrognerie sonore qui n'est pas encore hélas ! un délit se poursuivant d'office tel l'usage et le trafic de la drogue.

Nous sommes donc impunément soûlés de musique et, comme l'ivrogne d'habitude, nous ne titubons même plus. Ce qui, de grande conséquence, est grave.

Tout est bon aux pourvoyeurs de cette pollution sonore, de ce torrent boueux charriant de tout et n'importe quoi, invraisemblable bouillon de toutes les musiques : les meilleures et les pires.

Disons qu'aujourd'hui un choix s'impose ; aux exécutants comme aux auditeurs: QUANTITÉ... ou QUALITÉ ! On me dira, souriant, que la quantité paye. C'est hélas ! vrai. Mais il est tout aussi vrai qu'un musicien qui « produit » industriellement ses musiques fait, en définitive, fausse route. Car « faire les notes » est une chose. C'est même le geste devenu banal, machinal à force d'exercices. Mais il n'y a pas d'art dans les notes. Les notes ne sont qu'un graphique, un sténogramme conventionnel. La musique, elle, se cache ailleurs. Et on ne la réveille pas désinvolte et léger. Elle répond à une autre qualité d'appel dont l'humilité, face à l'œuvre, est la condition première. Ignorer cela, c'est n'être qu'un « exécutant » de la pensée d'autrui ; et parfois, cela se voit, un « exécuteur ».

On souhaiterait volontiers à ces gens trop doués un talent mécanique plus modeste qui les conduirait, à coup sûr, vers des problèmes d'une autre élévation.

Ceci dit, revenons — il en est temps — à notre révérend chanoine. Doit-il — je l'ai dit — à sa vocation religieuse l'exemple qu'il donne du sérieux, de la profondeur de ses interprétations ? Non, certes, car il est « musicien ». Et le serait-il de métier, musicien, qu'il ne le serait pas moins.

Sa technique instrumentale est brillante, sans faille, son mécanisme véloce, précis, habile. On éprouve à l'entendre une « sécurité » rare. Est-ce à croire qu'il ne peut rien arriver de fâcheux à cet instrumentiste doué ? Quelle erreur ! Cet organiste adroit prend et court tous les risques. Et pourquoi cela ? Parce que, musicien, il veut exprimer la musique par-delà sa technique. Il risque donc, ce faisant, « l'accident » toujours possible dans ces conditions. Mais il est des grâces d'état — il faut les mériter par un travail acharné d'ailleurs. Et voilà ce qui distingue Georges Athanasiadès de nombre d'exécutants : il touche, lui, les orgues pour « faire de la musique » et non « jouer les orgues ». Peu soucieux de prouesses techniques, qu'il accomplit pourtant d'aisance souveraine, il se voue tout entier à d'autres soucis : faire revivre l'œuvre, à tout prix ; en reconstituer fidèlement l'essence, en retrouver le style, en affirmer la structure. Et, surtout, en dégager la sensibilité. C'est dire qu'il sollicite son imagination et que nous sommes loin, très loin, avec lui, d'une interprétation conventionnelle.

On fait usage à tout crin, de nos jours, du mot « présence ». Mais sous les doigts de ce musicien la Musique, elle, est réellement « présente ».

J'évoque ce propos d'un juré, à ses examens, me disant, voici vingt ans : « Nous sommes ici pour entendre des élèves. Mais lorsque celui-ci joue je ne l'entends plus. Je l'écoute. »

C'est un beau musicien que nous « écoutions » ce dimanche 27 janvier, aux grandes orgues de Saint-François où Louis Broquet, ce musicien-né, lui aussi, Brahms et Franz Liszt étaient, eux, incontestablement présents dans ce sanctuaire.

(G.C.)

Retour du Sikkim

Le Père-Abbé est rentré de son voyage en Inde le 28 mars, après un fructueux séjour auprès de nos confrères missionnaires. Sa présence parmi eux coïncidait avec le quarantième anniversaire de la fondation missionnaire de l'Abbé dans l'Himalaya.

A l'occasion de son passage, le Père Gex-Collet, après neuf années chargées de travaux, de soucis, mais plus encore de dévouement, a transmis sa responsabilité de supérieur religieux au Père H. Ruckstuhl, à qui nous souhaitons la lumière et la force de l'Esprit-Saint pour sa nouvelle tâche.

Conférence théologique

Dans le cadre des réunions capitulaires, la communauté abbatiale a bénéficié de l'aide du R. P. Gy, professeur de théologie à l'Institut catholique de Paris. Il nous a entretenus, le 19 avril, des orientations actuelles de la théologie sacramentaire. Dans un monde qui évolue très rapidement, la théologie des sacrements, surtout dans ses aspects pastoraux, doit se renouveler en tenant compte des changements sociaux et culturels de notre époque. Elle doit en particulier mettre à profit le développement des sciences humaines. Les progrès de la médecine, par exemple, ont modifié considérablement l'attitude des hommes face à la maladie et à la mort. Les conditions de vie en famille et à l'école ont aussi beaucoup changé. Tout cela a évidemment une portée pratique très grande sur la théologie des sacrements, qu'il s'agisse de l'attitude pastorale à adopter ou des textes à renouveler.

D'une manière générale, une attention beaucoup plus grande doit être accordée aux dispositions subjectives de ceux qui reçoivent les sacrements.

Elargissant ensuite le problème, le Père situa cette évolution dans une perspective historique d'Eglise : à la phase apostolique des premiers siècles a succédé la phase dite de chrétienté ; notre époque actuelle s'éloigne de plus en plus de cette dernière, et c'est dans ce contexte socio-culturel très nouveau que la théologie des sacrements doit être repensée.

Au Synode du « Nullius »

Conscient d'être avant tout un événement spirituel destiné, à travers des recherches inévitablement laborieuses, à renouveler la vie chrétienne selon l'esprit et les orientations de Vatican II, le Synode poursuit ses travaux à Saint-Maurice comme dans les autres diocèses de Suisse. Il a tenu, le 30 mars, une session consacrée à la seconde lecture du projet sur l'œcuménisme.

Dans son rapport de synthèse, M. le chanoine Petermann a attiré l'attention de l'assemblée synodale sur la vocation œcuménique à vivre concrètement, pratiquement, dans le territoire de la juridiction abbatiale. Et cela dans les domaines :

1. de la formation à l'œcuménisme, au stade de la famille, de l'école et de la communauté ecclésiastique ;
2. de l'œcuménisme au-delà des Eglises et plus particulièrement à l'égard des communautés marginales ;
3. de la vie chrétienne dans les foyers mixtes, cellule œcuménique où doit s'approfondir, dans le respect, la communauté de vie spirituelle ;
4. de l'hospitalité eucharistique et les diverses voies à suivre pour y parvenir.

L'assemblée a cherché à ne pas durcir les oppositions entre vie et théologie, prophétisme et institution ; elle a reconnu la souffrance et l'impatience soit des catholiques, soit des chrétiens séparés, dans la recherche des solutions pastorales ; elle a d'autre part marqué son exigence de clarté et de fidélité à l'Esprit-Saint dans les démarches œcuméniques.

Le Synode devait prendre des décisions définitives sur ces problèmes lors de la session de l'Ascension (23-26 mai). Nous reviendrons sur cette dernière, qui traita en outre en première lecture des thèmes suivants : l'annonce de la foi pour notre temps, les tâches sociales de l'Eglise et les moyens de communications sociales.